

## *Feu Harriett* de Louis Mullem: un conte bien étrange

NOËLLE BENHAMOU  
Centre Zola, ITEM-CNRS

### **Resumen:**

Louis Mullem (1836-1908) – escritor perteneciente a la constelación realista-naturalista y actualmente olvidado – es el autor de *Contes d'Amérique* (1890), colección que contiene un relato original y extraño: *Feu Harriett*. Publicado en *La Vie populaire* el 10 de diciembre de 1882, este cuento construido en “*trompe l'œil*” es una falsa historia de fantasmas. En efecto, Mullem juega con los códigos tradicionales del cuento fantástico (viudo melancólico, aparición de la esposa difunta) e introduce una dimensión paródica en su escritura. *Feu Harriett* se presenta entonces no sólo como una sátira del espiritismo, del progreso, del amor conyugal y del ideal, sino también como un homenaje a los cuentos fantásticos célebres de Nerval, Gautier, Poe y, sobretodo, Villiers de l'Isle-Adam, que son los hipotextos del relato.

### **Palabras clave:**

Narración, relato breve, género, fantástico, parodia, sátira.

### **Abstract:**

Louis Mullem (1836-1908), a now mainly forgotten writer, belonged to the realist and naturalist literary schools. One of his works, *Contes d'Amérique* (*Tales of America*, 1890), was a collection of tales, including a strange original short story, *Feu Harriett*, (*The late Harriett*) which first appeared on December 10, 1882, in *La Vie populaire*. This short story, created as a *trompe-l'œil*, purports to be a ghost story. In reality, Mullem is just playing with some traditional themes of the *conte fantastique* (such as the melancholy widower or a vision of the deceased wife) as he introduces an element of parody in his writing. *Feu Harriett* is, then, both a satire of spiritualism, progress, conjugal love and idealism as well as being a homage to the famous *contes fantastiques* of Nerval, Gautier, Poe, and especially Villiers de l'Isle-Adam, the underlying sources of Mullem's story.

### **Key-words:**

Narration, short story, genre, fantastic, parody, satire.

Les histoires de revenants constituent des poncifs de la littérature fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle, l'une des époques les plus florissantes de la nouvelle. Si l'on a retenu surtout les contes d'Hoffmann, de Poe, et de leurs homologues français: Gautier, Maupassant et Villiers, on a oublié ceux de Louis Mullem (1836-1908), écrivain atypique. Beau-frère de Léon Cladel, collaborateur avec Gustave Geffroy et Georges Clemenceau au journal *La Justice*, cet auteur joue sur les thèmes et le genre traditionnel du conte fantastique. *Feu Harriett*, nouvelle publiée dans *La Vie populaire* du 10 décembre 1882<sup>1</sup>, puis recueillie dans *Contes d'Amérique* en 1890, présente la solitude de Harris Westland, riche commerçant qui supporte mal le récent décès de son épouse Harriett. Mélancolique, il se réfugie dans le spiritisme et fréquente souvent le cimetière familial pour voir sa défunte femme apparaître, ce qui se produit d'une étrange façon... Nous verrons comment ce conte, qui présente toutes les caractéristiques d'une histoire de fantômes, est en fait un faux récit fantastique. L'auteur s'amuse à parodier les codes scripturaux afin d'introduire une satire de la société contemporaine.

### 1. Une fausse histoire de fantôme

*Feu Harriett* repose sur une intrigue apparemment simple. Sir Harris Westland, millionnaire vivant à Albany, capitale de l'Etat de New York, est en proie à la mélancolie depuis la mort prématurée de sa femme, deux ans auparavant. A la nuit tombée, il erre dans le cimetière de famille et soupire après la disparue quand, tout à coup, une colombe et un cygne s'approchent de lui comme s'ils lui annonçaient la venue de sa défunte épouse. Peu après, le fantôme d'une femme ravissante, sans doute celui d'Harriett, apparaît dans le caveau et Sir Harris s'unit à elle. Si le conte s'arrêtait là, nous aurions affaire à une banale histoire fantastique, ce que Mullem cherche à faire croire au lecteur.

En effet, ce début de récit contient tous les ingrédients des histoires de revenants, que Roger Caillois a appelés "les invariants du fantastique" (Caillois 1966). La mort de la femme aimée inscrite dans le titre du conte est au cœur de l'intrigue, comme elle l'est dans de nombreux écrits fantastiques, notamment *Ligeia* de Poe<sup>2</sup>. Sir Harris, veuf oisif, ressemble au héros poésique et aux "célibataires fantastiques" du XIX<sup>e</sup> siècle (Prince 2002). Comme eux, Harris Westland est envahi par la solitude, la tristesse, l'ennui, la nostalgie de son bonheur conjugal et, nous le comprenons à demi-mot, le regret d'avoir contribué à la mort de sa femme. L'auteur insiste sur les sentiments contradictoires du personnage en employant des antithèses: "il souffrait et se sentait heureux, car il souffrait d'une manière douce, harmonieuse, pleine de rêve, en parfait accord avec sa tournure d'esprit" (66)<sup>3</sup>. Cette douleur morale justifie son désir de revoir

1 L'orthographe correcte serait en principe *Feue Harriett*. Nous conservons la graphie originale. Par ailleurs, le recueil ne mentionne plus le sous-titre de la nouvelle – "fantaisie américaine" – indiqué dans le journal. Nous reviendrons plus loin sur cette expression, importante pour l'interprétation.

2 Poe a influencé la plupart des nouvellistes du XIX<sup>e</sup> siècle (Steinmetz 1997: 78-81).

3 Toutes les citations renvoient à l'édition de référence de la nouvelle de Mullem. (Voir références bibliographiques en fin d'article)

la disparue: “Il allait donc songeant, avec une contrition dépourvue d’amertume, à la monotonie de l’existence (...) [b]ercé de (...) tranquille mélancolie (...)” (67). A plusieurs reprises, le veuf pousse des soupirs déchirants. La solitude du héros masculin est l’une des conditions nécessaires à l’irruption du fantastique. L’événement surnaturel doit rester inexplicable. C’est pourquoi Westland est le seul témoin de l’apparition d’Harriett. Le doute pourrait ainsi s’installer dans l’esprit du lecteur. De plus, Sir Harris croit aux doctrines spirites. Le vocabulaire de l’ésotérisme et de la métempsycose se mêle à celui de la dérélition pour désigner la perversion de cet être “extrêmement engoué de nécromanie” (69).

Les éléments spatio-temporels sont également propices à la venue du surnaturel. La promenade de Sir Westland débute entre chien et loup – “Cette belle journée d’été s’achevait. Les splendeurs du couchant s’apaisaient comme les derniers accords d’une symphonie de lumière” (66); “à mesure que tombait le crépuscule” (67) – et s’achève à la nuit tombée: “D’ailleurs, la nuit complète étalait maintenant sa solennité noire” (72). Ce moment privilégié se double d’un lieu symbolique et inquiétant: le cimetière.

Loin, plus loin encore, au plus épais d’une haie d’églantiers, sir Harris franchit une grille qui donnait accès dans une enceinte séparée et, au même instant, il parut ressentir cette intime satisfaction qu’on éprouve à se revoir parmi les siens après une longue absence. Il entra, en effet, dans le parc réservé pour toujours aux sépultures de sa famille (...). (69)

Le lecteur est ainsi mis sur une fausse piste. Habitué aux mortes amoureuses, il s’attend à une apparition, à un retour de l’au-delà de l’être aimé. Westland semble en effet atteint du “complexe d’Orphée”, cette “obsession de retrouver la femme aimée par-delà la mort” (Viegnes 2006: 154). C’est là que Mullem nous prend dans les filets de l’intertextualité après avoir déployé les accessoires du conte fantastique.

L’un des hypotextes de *Feu Harriett* est *Véra*, célèbre conte cruel de Villiers de l’Isle-Adam, publié en préoriginale dans *La Semaine parisienne* de 1874. Le lecteur cultivé ou professionnel pense spontanément à ce récit présent en filigrane. Chez Villiers, “la clef du tombeau” que le Comte d’Athol avait jetée tombe “du lit nuptial, sur la fourrure, avec un bruit métallique” (Villiers 1986: 56). L’objet est tout aussi étrange et symbolique dans le conte de Mullem: “Il tira de la poche de son gilet une clef qui joua facilement dans la serrure, et la porte aussitôt, malgré son air d’abandon, tourna sans bruit sur ses charnières et se referma derrière sir Harris”. (68) Détail étonnant et inquiétant, inversé par rapport à *Véra*, la clé ne fait aucun bruit dans la serrure d’une grille laissée à l’abandon. Par ailleurs, Athol et Westland partagent à première vue le même amour de l’Idéal: “L’étonnant gentleman ne tarda pas à obtenir des prodiges en plein idéal (...)” (70).

L’apparition du fantôme est précédée et accompagnée de sensations olfactives décrites de façon poétique, dans un style proche de celui de Villiers. Le spectre lui-même donne lieu à une longue description très visuelle, où tous les sens sont exacerbés, notamment le toucher, très souvent négligé dans les œuvres fantastiques.

Alors – émerveillement sans pareil – une lueur morne, une phosphorescence bleue sillonna les vitraux de la chapelle, dont les portes de bronze s’ouvrirent lentement sur les pas d’une apparition blanche à forme humaine; et de la tombe restée béante s’envolèrent les précieuses senteurs, les fins opponax, les ylang-ylangs légers qu’exhalerait la chambre à toilette d’une ombre de mondaine enfuie à quelque spectral rendez-vous d’amour.

L’apparition se dressa devant M. Westland, qui la saisit entre ses bras et l’attira contre son cœur, sans rencontrer la moindre résistance. (72)

Les récits fantastiques contemporains de l’auteur<sup>4</sup> font intervenir des héros aux prises avec des phénomènes paranormaux. Ils mettent en scène la femme surnaturelle et mêlent ainsi désirs, obsessions érotiques et inquiétante étrangeté.

“Dans le fantastique *quelque chose* apparaît. Fantôme, fantasma impliquent la même infraction du réel, avec l’idée nettement affichée que tout ceci pourrait ne résulter que d’une imagination dérégulée, d’un esprit perturbé” (Steinmetz 1997: 5). *Feu Harriett* semble correspondre à cette définition et respecter les principaux critères du fantastique, jusqu’à cette apparition finale. Le héros, las et pensif, n’est-il pas le jouet d’hallucinations sensorielles? N’est-il pas quelque peu dérangé? Mullem nous prend donc dans le piège du conte de revenants. Cette mystification est non seulement amenée par les thèmes empruntés au fantastique mais aussi par la construction et une écriture particulières.

## 2. Une structure et une écriture en trompe-l’œil

Mullem, on l’a vu, utilise les ficelles du conte de revenants et donne à son récit la structure d’une nouvelle fantastique. Il joue sur les connaissances du lecteur afin de décevoir ses attentes lors de la première lecture. Tzvetan Todorov a défini le fantastique comme l’irruption soudaine du surnaturel dans le quotidien, sans explication cohérente possible, le doute devant subsister une fois l’ouvrage refermé. *Feu Harriett* repose sur une ambiguïté narrative et plusieurs niveaux d’interprétation difficilement visibles *a priori*. Il s’agit de nous donner l’illusion de lire un conte fantastique. Ne nous étonnons donc pas de découvrir un incipit réaliste avec mention de lieux réels: “la jolie ville d’Albany, (...) sur les eaux de l’Hudson” (66). Si l’époque n’est pas précisée, elle correspond selon toute vraisemblance à celle de l’écriture du récit: les années 1880. Le personnage principal est aussitôt décrit comme un “retraité du négoce” (67) – activité prosaïque – se promenant dans les rues. Rien d’exceptionnel dans ce début où sont évoqués le pouvoir de l’argent et, dans une digression, “les cercles psychologiques” (66) américains, sujets d’actualité d’un siècle marqué par l’argent et les résistances au positivisme.

Peu à peu, le code herméneutique se met en place. La mort d’Harriett qui “s’était placidement éteinte par ennui” (67) semble mystérieuse. Le choix d’une narration linéaire à

4 Au moins dix contes maupassantiens évoquent des amours étranges (Benhamou 2005: 77-112).

la troisième personne accentue le caractère énigmatique du récit. Nous plongeons rarement dans la conscience du personnage et n'avons accès à ses pensées que par quelques paroles redondantes et de rares passages au style indirect libre, procédé qui participe à l'opacité trompeuse du conte. La banalité du héros cache peut-être un lourd secret lié au décès de sa femme et les allusions au spiritisme suggèrent une ambiance ésotérique. Nous suivons le héros dans ses actions motivées, semble-t-il, par la volonté et non le hasard. La progression du récit épouse la marche de Harris vers le cimetière où repose Harriett.

Le suspense est à son comble lorsque le gentleman rencontre deux oiseaux – la colombe et le cygne – messagers de l'au-delà sans doute. Le point culminant est bien sûr constitué par l'apparition du fantôme qui n'effraie d'ailleurs pas le veuf, trop heureux de retrouver l'être aimé tant attendu. Une remarque vient troubler le caractère exceptionnel de cette vision et lui ôter une partie de son charme. Ce n'est pas la première fois que Sir Harris communique avec Mme Westland. D'autres retrouvailles, muettes, ont déjà eu lieu: "il ne se contenta plus des étreintes muettes qui, paraît-il, avaient caractérisé les précédentes rencontres funèbres de la même espèce entre les deux époux" (73). La singularité de celle-ci réside dans les propos tenus par la morte et l'union charnelle qui s'ensuit.

– (...) Sir Harris, je vous aime!

M. Westland ne parvint à déverser le trop-plein de sa félicité qu'en des exclamations éperdues; il enveloppa d'une embrassade exaspérée les splendeurs palpables du fantôme, et, dans un baiser sans fin, il recueillit sur ses lèvres le souffle de son essence immatérielle, source de tant d'amour et de constance...

Jamais, probablement, plus extatique effusion ne fut partagée entre terre et ciel. (73)

La chute du conte nous révélera une bien étrange explication...

Séparés du reste du récit par des pointillés, les sept derniers paragraphes mettent fin au suspens. Non, le gentleman américain n'est pas en proie à un délire érotique ou nécrophile, tel que Maupassant le montrera dans *La Chevelure*<sup>5</sup>. Non, Harriett n'est pas revenue d'entre les morts afin de consoler son pauvre époux. Sir Harris n'a pas non plus rêvé, l'onirisme étant l'une des issues fréquentes et peu originales de certains récits. La fin du conte rompt l'enchantement et ramène le lecteur à une explication prosaïque quoique inattendue. Harris Westland a bénéficié des prestations d'une fausse revenante, fournie avec "son abonnement à l'*Association pour la propagande de la croyance à l'immortalité de l'âme*" (74). Tous les événements du cimetière ne relevaient donc pas du surnaturel mais procédaient d'une mise en scène bien réglée et connue d'avance par le veuf, qui paie même "un supplément assez considérable" (73) pour la rencontre charnelle, joliment désignée par l'euphémisme: "l'*âme avait parlé!*" (73). Mullem ne s'arrête pas

5 Dans *La Chevelure* (*Gil Blas*, 13 mai 1884), qui unit folie et érotisme, le personnage, "possédé par le désir des femmes d'autrefois" (Maupassant 1993: II, 108), est enfermé dans un asile d'aliénés après avoir vu ou cru voir une femme apparaître à partir d'une tresse de cheveux.

là car il ajoute un *happy end* à sa nouvelle de faux revenant: Sir Harris Westland “obtenait la main de miss Herminia Burtonn” (73), l’actrice ayant tenu le rôle de la regrettée épouse.

Le lecteur a bel et bien été mystifié par ce récit subtil et drôle, tout en sous-entendus. En cela, *Feu Harriett* entre parfaitement dans la catégorie des nouvelles qui doivent se relire en boucle.

La vrillette terminale est le propre des nouvelles conçues à l’envers, en vue de leur “chute”. Nombre d’auteurs s’y exercent à des fins qui peuvent être aussi bien fantastiques qu’humoristiques car la technique de la rupture est aussi le propre des “histoires drôles”. Le récit débouche sur le dénouement qui fait prendre conscience au lecteur de sa crédulité (...). Le dénouement suscite un questionnement auquel donne réponse une deuxième lecture: celle-ci sera faite, cette fois, en connaissance de cause, et elle permettra la pleine intelligence du texte. (Grojnowski 1993: 140)

Attirés et aveuglés par l’habillage mensonger du fantastique, nous n’avons pas fait attention aux indices passés inaperçus lors de la découverte du conte. Un certain nombre de détails, supplantés par l’intrigue principale et l’intérêt accordé aux seules marques du surnaturel, aurait dû faire réfléchir le lecteur et le mettre en garde contre une probable mystification. Nous n’en analyserons que quelques-uns.

La placidité initiale du héros, désignée par d’étranges oxymores – “joie déchirante”, “agréable désolation” (67) – contraste très rapidement avec une certaine fébrilité. Malgré son chagrin, Sir Harris semble pressé – “s’avançait d’un pas réglé” (66); “d’une allure quasi allègre et pressée” (68) –, comme s’il avait rendez-vous et regarde sans cesse sa montre: “sir Harris Westland, ayant regardé l’heure à sa montre, se prit d’une certaine animation et continua sa promenade d’un pas moins dilatoire” (67). Les notations de ce genre se multiplient à mesure que l’apparition approche: “ayant fait sonner sa montre à répétition” (71), “Westland fit mouvoir encore une fois le ressort de son chronomètre” (72). Ce détail récurrent n’est pas anodin et prend tout son sens à la fin du conte. Tout a été minutieusement préparé et la soirée minutée. Le veuf a hâte de revoir la doublure de sa chère disparue, néanmoins plus en chair que l’originale.

Un autre indice, ne semblant pas de première importance, s’avère essentiel lors de la chute du conte. Pendant sa promenade, Harris croise des badauds et une jolie passante, une inconnue semblable aux héroïnes de Baudelaire, Maupassant et Rodenbach<sup>6</sup>. La description de la jeune femme est pourtant riche de sous-entendus:

A peine daigna-t-il remarquer l’exquise désinvolture de l’inconnue, évidemment d’âge printanier, qui fuyait en avant, dans la même direction que lui,

6 Sur le mythe de la passante, lire l’ouvrage de Claude Leroy (Leroy 1999). Le conte de Mullem a sans doute influencé le roman de son compatriote Georges Rodenbach. Dans *Bruges-la-Morte*, le veuf Hugues Viane croise dans la rue une passante qui ressemble étrangement à sa défunte femme. Avec Jane Scott, qui est en fait une danseuse vénale, le héros va poursuivre son amour conjugal.

coquette, agile, entortillée d'une mantille, tenant à la main une jolie valise et découpant sur le fond pâlisant du ciel on ne sait quelle silhouette d'actrice en retard. (68)

Le terme d'actrice est employé malicieusement par le narrateur. L'inconnue qui a déjà fait une fausse apparition au détour d'une rue – "Au bout de l'autre avenue, une dame apparaissait..." (68) – se préparait à jouer un rôle dans une comédie morbide comme nous l'apprend la chute: "miss Herminia Burtonn (...), la ravissante promeneuse à la valise, la même qui, pendant la fameuse nuit, avait si tendrement et si avantageusement joué le rôle de feu Harriett" (74). Elle et Sir Harris se rendaient d'ailleurs dans la même direction, vers ce cimetière devenu lieu d'un spectacle en plein air.

L'écriture subtile de Louis Müllem met tout en œuvre pour piéger le lecteur naïf. Le champ lexical du spectacle et de l'illusion est notable tout au long du conte et s'associe à des syllepses de sens. Des expressions telles que "l'heure était venue, la séance d'enchantements s'ouvrait" ou "D'autres magies l'attendaient" (71) passent pour des images poétiques, alors qu'elles sont à prendre au sens propre. Harris Westland n'assiste à aucun événement surnaturel. Tout au plus, est-il enchanté par d'habiles artifices empruntés au théâtre. Lorsque le narrateur prend la défense de son personnage en anticipant les réactions du lecteur, il livre une vérité qui n'est pas crue à ce moment du conte: "Or, il nous faut l'affirmer à l'encontre des présomptions railleuses, les prétentions de M. Westland étaient fondées, son attente n'avait rien de chimérique, sa confiance avait les plus positives raisons d'être (...)" (70), tandis que le faux étonnement face au faux prodige – "émerveillement sans pareil" (72) – fait mouche.

Les fréquentes interventions du narrateur ponctuent et interrompent le récit. Il s'agit souvent de digressions, de commentaires sur le héros ou de remarques humoristiques. L'instance narrative s'exhibe pour semer le doute dans l'esprit du lecteur et mieux l'induire en erreur. A l'expression du doute – "croit-on" (67) – ou, au contraire, de la certitude – "hâtons-nous de l'affirmer" (68) – qui accompagnent le récit – "On va le voir" (69) – succèdent la prétérition et la réticence à décrire – "dont nous devons faire le récit tout en désespérant d'en traduire d'une plume assez légère la merveilleuse subtilité." (70) – et des signaux d'ironie. Le style indirect libre – "Oui, certes! il l'avait aimée..." (67) – et les quelques paroles au discours direct – "– Reviens, reviens encore, chère âme!" (72) – insistent trop lourdement sur le *pathos* pour ne pas rendre Harris ridicule.

De même, les expressions hyperboliques désignant le héros lui ôtent tout sérieux. Westland est décrit par le narrateur comme le veuf modèle avec une insistance trop grande pour être crédible. La référence transparente au premier vers du poème de Nerval *El Desdichado*<sup>7</sup> – "Je suis le ténébreux, – le veuf, – l'inconsolé" – finit de signaler l'ironie: "M. West-

7 Premier sonnet des *Chimères* (1853). Il n'entrait pas dans notre propos d'étudier tous les hypotextes de ce conte mais il est évident que la culture de Louis Müllem est importante et que l'intertextualité traduit souvent une polyphonie menant à l'ironie.

land, le modèle, désormais, des veufs inconsolés” (69). Tout est outrancier et parodique: “la *profondeur* des sentiments de *fidélité* matrimoniale qui guidaient l’*incomparable* Westland” (69). La grandiloquence du style devient comique quand il est question de décrire les élans passionnés du gentleman en manque d’amour. Son désir est qualifié poétiquement de “*saint* désir d’épanchement” (69), puis il est question de “son désir impérieux de communion *mystique* avec feu Harriett” et des “*fraîches méditations horizontales*” (70), manière pudique et amusante de désigner les besoins érotiques du héros, fidèle à sa façon. On retiendra également “le tête-à-tête *volatilo-yankee*”<sup>8</sup> (71), qui n’est pas sans introduire une critique de la société du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3. La satire d’une époque

Le polémiste et pamphlétaire antisémite Léon Daudet accorde peu de qualités à celui qu’il nomme “Le Juif Mullem” (Daudet 1992: 21), si ce n’est celles-ci: “Il aimait les lettres, faisait des mots amusants” (Daudet 1992: 217) et avait un “esprit d’une puissante ironie” (Daudet 1992: 1104). Cet esprit est au service d’une écriture subtile et d’une vive critique<sup>9</sup>. Derrière l’humour de *Feu Harriett*, qu’on aurait tort de considérer comme une nouvelle légère et futile, une réelle satire se met en place.

Comme l’a écrit René Godenne, il est nécessaire d’étudier un récit court dans son contexte historique et littéraire de façon à éviter “des positions excessives (on surestime son auteur) voire faussées (on ne tient pas compte de l’environnement ou de cette perspective [historique])” (Godenne 2005. 36). Nous considérons qu’il est également fructueux pour l’étude d’une nouvelle de la replacer dans son recueil afin d’enrichir l’interprétation. Le recueil *Contes d’Amérique* est dédié “à Alphonse Daudet. En toute affection pour l’homme, en toute admiration pour l’écrivain”<sup>10</sup>. *Feu Harriett* est le quatrième récit de l’ouvrage qui en contient dix-huit. Il fut sous-titré dans la presse “fantaisie américaine”. Le terme *fantaisie*, utilisé par Daudet dans la première partie des *Contes du Lundi*, peut avoir plusieurs significations. Celle qui nous paraît correspondre à notre conte est “création qui ne suit pas les règles, les modèles”, très proche en cela du sens musical du mot: “Pièce instrumentale de création très libre, qui ne suit pas les règles préétablies d’un genre”. Mullem, critique musical et excellent pianiste, ne devait pas dédaigner ce dernier sens. Cette idée de liberté est également présente dans la définition du terme *satire*: ouvrage libre où les formes et les genres sont mêlés et qui attaque les vices et les mœurs de son temps.

Les *Contes d’Amérique* se placent donc sous le double patronage d’un auteur réaliste

8 C’est nous qui soulignons en italique les mots figurant dans les citations de ce paragraphe.

9 Dans son *Journal*, le 8 janvier 1888, Edmond de Goncourt signale le “drolatique anagramme inventé par Mullem sur Claretie: «Je sue l’article»” (Goncourt 1989: III, 87), preuve supplémentaire de son esprit affûté.

10 Louis Mullem connaissait bien Alphonse Daudet et se rendait fréquemment dans sa propriété de Champrosay. Il fréquentait également Léon Hennique, Edmond de Goncourt, Maurice Rollinat, etc.

reconnu, Daudet, et de la *fantaisie* littéraire. L'Amérique, à la mode dans la fiction<sup>11</sup> de l'époque, permet un dépaysement amusant, une étude sociale ou un éloignement permettant une satire de la société capitaliste et des dérives du progrès. Ainsi Villiers de l'Isle-Adam choisit-il de situer à New York l'action de *L'Eve nouvelle*, première version de *L'Eve future* parue dans *Le Gaulois* de septembre 1880. *Feu Harriett* a d'ailleurs bien des points communs avec l'œuvre de Villiers: porter un regard critique et sévère sur la société américaine et son puritanisme empreint d'hypocrisie.

Sir Harris Westland est le représentant d'une classe sociale influente. Il a acquis une immense fortune dans le commerce et jouit d'une grande respectabilité. Il peut donc acheter ce qu'il désire et qui il veut. La démesure de l'emplacement réservé aux Westland dans le cimetière d'Albany et le luxe des stèles et mausolées sous-tendent une dénonciation du pouvoir de l'argent. Le veuf ne recule devant aucune dépense pour assouvir ses fantasmes, pas même à rétribuer des acteurs pour se donner l'illusion de voir sa femme ressusciter. Mullem donne d'ailleurs un détail significatif sur l'Association spirite: "Cette singulière Compagnie [était] montée par actions" (74). La société spirite repose sur le profit et se moque du malheur des éminents citoyens américains. Car Harris n'est pas le seul à avoir recours aux services de cette organisation comme le narrateur le laisse entendre au début du récit:

Quelques rares passants, d'âge et de sexes dissemblables, émaillaient la route ou se glissaient sous l'ombre forestière et regagnaient la ville; ils portaient une toilette sombre, de même que sir Harris. Plusieurs l'honorèrent d'un salut grave, d'un sourire discret; ils semblaient, à son exemple, sous le coup de préoccupations funèbres, agrémentées de résignation. (67-68)

Parmi ces passants au sourire complice, combien font partie du cercle spirite?

Bien sûr, le conte se fait écho de l'engouement pour le spiritisme et les doctrines ésotériques, escroqueries intellectuelles et financières pour l'auteur. *Feu Harriett* contient en effet une vive condamnation des cercles spirites présentés comme du charlatanisme. *L'Association spirite pour la propagande de la croyance à l'immortalité de l'âme* n'est rien d'autre qu'une entreprise offrant des prestations douteuses moyennant finance. Non sans humour, ce commerce spécial et morbide est vivement dénoncé:

Il va de soi que l'institution tenait aussi l'article sinistre, tel que cris de hiboux, hurlements de chiens à la mort, vols de chauves-souris, lamentations dans l'ombre, fantasmagories macabres, évolutions de squelettes articulés, etc., etc. (74)

Si le recueil contient d'autres récits sur le sujet du magnétisme et des croyances extra-terrestres, notamment *La Tragédie du magnétisme*, nouvelle qui suit notre conte, c'est à

---

<sup>11</sup> Entre autres le roman de Félicien Champsaur, *Miss America* (1885) et bien sûr *L'Eve future* (1886) de Villiers de l'Isle-Adam.

travers l'expérience de Harris Westland qu'elle acquiert une dimension originale, servie par un humour décapant à la limite de l'absurde. L'association spirite n'hésite pas à jouer sur la peine de ses abonnés, à profiter de leur crédulité – les préparer aux vraies apparitions – et à encourager l'amour vénal. Le directeur de l'agence est d'ailleurs le maquereau de sa propre fille, Herminia, qui a cédé aux avances de Westland. Heureusement, le mariage final sauve l'honneur...

Le puritanisme protestant, également dénoncé à travers cette histoire étonnante, ne semble pas vraiment compatible avec la croyance en la réincarnation exprimée dans le conte: “le gentleman, [était] évidemment acquis à l'hypothèse qu'une parcelle de l'organisme affectueux d'Harriett revivait sous ce plumage de satin” (71). Harris, présenté comme un veuf âgé et pieux, n'ayant pas réussi à empêcher sa femme de mourir d'ennui à ses côtés, ainsi que le suggère le narrateur – “faite peut-être pour une destinée moins atone que celle à laquelle l'enchaînait le devoir conjugal” (67) –, cache un goût pour les plaisirs de la chair. Il préfère assouvir ce penchant discrètement en louant les services d'une agence spéciale tout en satisfaisant son amour-propre. L'honneur est sauf car il faut préserver les apparences. En effet, le conte insiste d'emblée sur la respectabilité et la piété du personnage. Les métaphores sont ainsi très souvent empruntées au domaine religieux afin d'accentuer le caractère sacrilège des rendez-vous au cimetière. Des expressions extraites de la Bible telles que “dans notre vallée des larmes” (73) font sourire.

Peu à peu, toutes les croyances et les valeurs morales et spirituelles sont démantelées par le conteur. A travers le personnage de Westland – signifiant mot à mot “pays de l'ouest”, *West* désignant aussi l'Occident –, Mullem fait la satire de la société occidentale tout entière. La religion, les doctrines spirites, l'argent, le mariage, l'amour même sont des leures. Grâce à l'argent abondant qu'il ne sait comment employer, Sir Harris se fait donner la comédie du bonheur retrouvé, mais a-t-il jamais connu la félicité du vivant d'Harriett? La rapide description de la défunte épouse, en contraste avec les formes généreuses d'Herminia, indique une austérité physique et morale: “Elle s'était montrée bonne comme les anges et chérubins de son sexe, mais à la façon maigre et diaphane” (73). Le prétendu fantôme, agissant sur commande et par intérêt, se plie aux volontés du client millionnaire et lui dit ce qu'il veut entendre: “Sir Harris, je vous aime!” (73). La crédulité du vieil homme est ainsi moquée et la sincérité de l'amour remise en question.

Le pessimisme foncier de Louis Mullem, qu'Edmond de Goncourt note dans son *Journal*, touche ainsi le domaine amoureux et conjugal. Ce conte peut être vu comme porteur de la vision désenchantée de son créateur, marqué par la misogynie de Schopenhauer. L'avant-dernier récit du recueil *Contes d'Amérique* fait d'ailleurs référence au philosophe allemand: *A la Schopenhauer*. La femme est perfide et protéiforme. Passante, comédienne, amante passionnée ou chaste, elle trompe l'homme et l'asservit. Support des fantasmes masculins, la créature, simulacre d'amour, prend cependant possession de celui qui se croit son

maître. L'institution du mariage n'est qu'une chaîne et, si la morale est sauve puisque Westland épouse finalement celle qui a tenu le rôle de sa femme, il est tombé amoureux d'une image, d'un simulacre, tout comme la poupée Hadaly n'est qu'un succédané de femme de chair et de sang dans *L'Eve future* de Villiers.

La société, animée par l'esprit de lucre, l'égoïsme et le paraître, les principes ridicules et la foi aveugle dans le progrès, cache des bizarreries – de ce point de vue Harris est un cas pathologique – et a détruit tout espoir. La science a tué la poésie, en mettant l'artifice au service des sentiments. Le monde n'est qu'un théâtre où les plus riches désœuvrés achètent l'illusion. Thème omniprésent dans les œuvres contemporaines<sup>12</sup>, la prostitution du corps et de l'esprit liée à la mort n'est pas loin. Herminia Burtonn, qui joue la comédie de l'amour pour épouser un millionnaire, représente l'angoisse fin de siècle du féminin perfide, mi-ange mi-démon. Ici, s'opère un subtil glissement de la passante à l'apparition, du rêve à la réalité, du fantôme au fantasme. Mullem donne ainsi à réfléchir sur l'inconscient de l'homme, dans une nouvelle qui oscille entre fantastique, fantasmatique, humour et fantaisie.

Le conte de Louis Mullem, comme tous ceux du recueil *Contes d'Amérique*, n'est pas sans intérêt pour le lecteur amateur et l'exégète modernes. Il constitue à la fois un hommage aux maîtres du fantastique et de l'étrange qui teintaient souvent leurs récits d'érotisme – pensons à Gautier, Le Fanu, Villiers – mais aussi une parodie des histoires de revenants. Bien avant *Les Tombales* de Maupassant et *Bruges-la-Morte* de Rodenbach, œuvres qu'il a peut-être influencées<sup>13</sup>, Mullem joue avec les codes traditionnels de l'étrange, ses écrits dévoilant, plus que l'inquiétante étrangeté hoffmannienne, l'étrangeté inquiétante de la vie. L'écriture chantournée, qui doit autant au style décadent qu'à l'écriture artiste, est au service de l'ironie et d'un humour grinçant. L'Amérique, symbole de progrès, son puritanisme, le spiritisme et les croyances ésotériques sont montrés du doigt, au nom du scepticisme et de la poésie. Ces doctrines spirites risibles et ridicules maintiennent l'homme crédule dans l'erreur, tout comme le conte fallacieux prend le lecteur au piège du faux fantastique et déçoit ses attentes. Sir Harris, sorte d'anti-héros avant la lettre, préfère l'illusion de l'amour à la solitude. Le lecteur, lui, victime d'une illusion d'optique, des apparences et de ses réflexes conditionnés, découvre un bien étrange récit.

## Références bibliographiques

ANGELET, Christian. 1999. "*Bruges-la-Morte* et ses contextes: Maupassant, Huysmans et Mallarmé chez Rodenbach" in André Lorant et Jean Bessière (éds.), *Littérature compa-*

---

12 Les nouvelles de Catulle Mendès – *La Demoiselle noire* –, de Paul Ginisty – *La Demoiselle en deuil* –, et de Maupassant – *Les Tombales* – parues dans les journaux de l'époque, présentent à leur façon une femme fatale qui gagne sa vie en utilisant le désarroi et le deuil d'hommes riches.

13 Les liens entre l'œuvre de Rodenbach et celles de Maupassant, Huysmans et Mallarmé ont déjà donné lieu à un article (Angelet 1999). Il serait bien sûr enrichissant de voir dans quelle mesure les écrits de Louis Mullem ont pu marquer les esprits d'une époque.

- rée. Théorie et pratique* [actes du colloque international tenu à l'université de Paris XII-Val de Marne et à la Fondation Gulbenkian les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1993]. Paris, Honoré Champion, Varia, 107-119.
- BENHAMOU, Noëlle. 2005. "Du fantastique maupassantien: la femme surnaturelle", *Organon, Revista do Instituto de Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul*, [Porto Alegre, Brésil], XX : 38, 77-112.
- CAILLOIS, Roger. 1966. *Images, images...* Paris, Corti.
- DAUDET, Léon. 1992. *Souvenirs et polémiques*. Paris, Robert Laffont.
- GODENNE, René. 2005. "De la lecture de la nouvelle française", *Estudios de Lengua y Literatura Francesas* [Universidad de Cadiz], 16, 33-40.
- GONCOURT, Edmond de. 1989. *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. Paris, Robert Laffont, Bouquins, 3 vols.
- GRIVEL, Charles. 1992. *Fantastique-Fiction*. Paris, Presses Universitaires de France, Écriture.
- GROJNOWSKI, Daniel. 1993. *Lire la nouvelle*. Paris, Dunod, Lettres supérieures.
- LEROY, Claude. 1999. *Le Mythe de la passante de Baudelaire à Mandiargues*. Paris, Presses Universitaires de France, Perspectives littéraires.
- MAUPASSANT, Guy de. 1993. *Contes et nouvelles*. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vols.
- MULLEM, Louis. 1892 [1890]. *Feu Harriett in Contes d'Amérique*. Paris, Marpon et Flammarion, 66-74.
- PRINCE, Nathalie. 2002. *Les Célibataires du fantastique: essai sur le personnage célibataire dans la littérature fantastique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, L'Harmattan.
- RODENBACH, Georges. 1998 [1892]. *Bruges-la-morte*. Paris, GF-Flammarion.
- ROUSSET, Jean. 1988. "De l'invisible au visible, la morte-vivante" in Stéphane Michaud (éd.), *Du visible à l'invisible. Mettre en images, donner en spectacle, Pour Max Milner*. Paris, Corti, I, 155-163.
- SANGSUE, Daniel. 2001. "Fantômes horribles et risibles", *Humoresques* [revue semestrielle publiée par le CORHUM et le C.R.I.H., Paris VIII], 14, 165-183.
- STEINMETZ, Jean-Luc. 1997. *La Littérature fantastique*. Paris, Presses Universitaires de France, Que Sais-Je.
- TODOROV, Tzvetan. 1976. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris, Editions du Seuil, Points.
- VIEGNES, Michel. 2006. *Le Fantastique*. Paris, Flammarion, GF-Corpus Lettres.
- VILLIERS DE L'ISLE-Adam, Auguste de. 1886 [1883]. *Véra in Contes cruels*. Paris, GF-Flammarion.
- 1993 [1886]. *L'Eve future*. Paris, Gallimard, Folio classique.

## FEU HARRIETT<sup>14</sup>

Cette belle journée d'été s'achevait.

Les splendeurs du couchant s'apaisaient comme les derniers accords d'une symphonie de lumière parmi les trouées des grands bois – restes de forêt vierge – qui entourent la jolie ville d'Albany. Le haut feuillage frémissait dans un bain d'or, tandis que le pied des arbres et les basses branches tordaient leurs lignes noires sur l'écharpe de pourpre éployée à

14 Louis Mullem, *Feu Harriett*, nouvelle publiée dans *La Vie populaire* le 10 décembre 1882 et reprise dans *Contes d'Amérique*, Paris, Lemerre, 1890, pp. 95-110. Nous adoptons le texte de l'édition Marpon et Flammarion, 1892, pp. 66-74.

l'horizon. Par échappées, au lointain des clairières, la clarté se reflétait plus blanche sur les eaux de l'Hudson, disséminées comme des fragments de miroirs.

Profil maigre sur la sérénité de ce paysage, M. Harris Westland, correctement vêtu de deuil, s'avavançait d'un pas réglé dans les longues avenues; son regard s'abandonnait au charme vague du spectacle; il souffrait et se sentait heureux, car il souffrait d'une manière douce, harmonieuse, pleine de rêve, en parfait accord avec sa tournure d'esprit.

Le bruit court, en effet, dans les cercles psychologiques les mieux informés, que la douleur morale procure aux êtres méditatifs un véritable plaisir intellectuel en ce qu'elle les intéresse au côté caché des choses, à leur imperfection reconnue trop tard, à leur remède possible. Il en serait tout le contraire, croit-on, des individus positifs et uniquement soucieux du fait extrinsèque et – circonstance peu fréquente en Amérique – sir Harris Westland n'était pas de ceux-là.

Il allait donc songeant, avec une contrition dépourvue d'amertume, à la monotonie de l'existence de millionnaire oisif, retraité du négoce, qu'il menait depuis de nombreuses années; mais diverti non moins que découragé par sa logique habituelle, il ne se découvrait, somme toute, aucune tendance vers un train de vie plus aventureux.

Bercé de plus de tranquille mélancolie encore à mesure que tombait le crépuscule, il s'avisa même de ressentir une sorte de joie déchirante ou d'agréable désolation en constatant le vide dans lequel il somnolait depuis la mort prématurée de M<sup>me</sup> Harriett Westland. Car il est triste, mais exact, de rapporter que ladite dame, fort agréable de figure, très ardente d'imagination, – faite peut-être pour une destinée moins atone que celle à laquelle l'enchaînait le devoir conjugal, – s'était placidement éteinte par ennui, il y avait deux ans, nonobstant l'interminable béatitude dont l'enveloppait la tendresse de son mari.

Oui, certes! il l'avait aimée, il l'avait idolâtrée à sa manière à lui, sans fougue, avec solidité. Que n'était-elle encore là! Que ne pouvait-il, hélas! reposer encore ses yeux sur ce regard noir et or qu'elle avait si profond, si questionneur, si rempli de langueur inexprimée!...

– Oh! chère Harriett! soupira-t-il.

Et nous devons ajouter qu'à ce moment de son monologue, sir Harris Westland, ayant regardé l'heure à sa montre, se prit d'une certaine animation et continua sa promenade d'un pas moins dilatoire, comme si la pâle image de la défunte l'attirait dans l'espace, ou comme s'il tendait vers un but où ce caressant souvenir pourrait s'évoquer avec plus de précision.

Quelques rares passants, d'âge et de sexes dissemblables, émaillaient la route ou se glissaient sous l'ombre forestière et regagnaient la ville; ils portaient une toilette sombre, de même que sir Harris. Plusieurs l'honorèrent d'un salut grave, d'un sourire discret; ils semblaient, à son exemple, sous le coup de préoccupations funèbres, agrémentées de résignation.

Ces tacites incidents ne laissaient pas que de dégager une sorte de gêne cérémonieuse

propre à glacer le cœur. Une indéfinissable appréhension planait...

Mais sans éprouver aucune impression de ce genre, M. Westland gardait son allure quasi-allègre et pressée, lorsque, au premier détour du chemin, une nouvelle rencontre lui imposa le devoir, eût-on dit, de renoncer momentanément à cet excès de promptitude:

Au bout de l'autre avenue, une dame apparaissait...

L'événement, hâtons-nous de l'affirmer, n'eut pour résultat appréciable que de faire éclater la sincérité des regrets dédiés par sir Harris à la plaintive mémoire d'Harriett, et l'indifférence actuellement ressentie par l'honorable gentleman pour le surplus de l'élément féminin. A peine daigna-t-il remarquer l'exquise désinvolture de l'inconnue, évidemment d'âge printanier, qui fuyait en avant, dans la même direction que lui, coquette, agile, entortillée d'une mantille, tenant à la main une jolie valise et découpant sur le fond pâlisant du ciel on ne sait quelle silhouette d'actrice en retard.

Loin de noter ces aimables détails, M. Westland évitait, au contraire, de les apercevoir; il s'efforçait ostensiblement de ne pas abrégier la distance qui le séparait de la belle et ne doubla le pas derechef que lorsqu'elle se fut effacée dans la pénombre verte d'une contre-allée.

Un franc enthousiasme le souleva dès lors. Serré dans son habit noir, tel qu'un notaire mandé pour affaires très urgentes, il courait presque à perdre haleine, lorsqu'enfin, à l'extrémité du sentier latéral, il s'arrêta devant une porte basse et massive, renfoncée dans la robe de lierre d'un vieux mur de briques.

Il tira de la poche de son gilet une clef qui joua facilement dans la serrure, et la porte aussitôt, malgré son air d'abandon, tourna sans bruit sur ses charnières et se referma derrière sir Harris.

Ceci fait, il ne subsista plus le moindre doute sur la profondeur des sentiments de fidélité matrimoniale qui guidaient l'incomparable Westland.

Sa démarche, on va le voir, n'avait pour mobile qu'un saint désir d'épanchement, aux heures recueillies du soir, dans le culte de l'ange disparu: l'enclos dans lequel il venait de pénétrer n'était autre chose que le cimetière d'Albany, avec son vaste éparpillement d'architectures sépulcrales, enguirlandées de feuillées et de fleurs.

M. Westland, le modèle, désormais, des veufs inconsolés, s'engagea dans un dédale de petits sentiers jetés à travers les tombes et bordés de houx, de troènes ou de cyprès; il se dirigeait, sans hésitation, comme en pays connu, poussant toujours plus loin dans la complication des chemins entrelacés, franchissant parfois des passages ardues, où les ronces irritées crevaient la pierre des anciens morts voués à l'oubli...

Loin, plus loin encore, au plus épais d'une haie d'églantiers, sir Harris franchit une grille qui donnait accès dans une enceinte séparée et, au même instant, il parut ressentir cette intime satisfaction qu'on éprouve à se revoir parmi les siens après une longue absence. Il entra, en effet, dans le parc réservé pour toujours aux sépultures de sa famille, et l'on

appréciait de prime abord la magnificence qu'avait déployée dans ce séjour le richissime propriétaire extrêmement engoué de nécromanie.

Un sable fin couvrait les allées encadrées de bruyères et de touffes de violettes. La flamme expirante du jour permettait encore de lire les noms et qualités des antiques et modestes Westland, grattés à neuf dans le creux des granits, ou luisant sur l'apologie en lettres d'or des Westland plus récents et plus prospères, ensevelis sous les hauts mausolées de marbre. Parmi les arbres majestueux, rudes survivants des siècles, s'alignaient de tous côtés, dans leurs caisses d'ébène cerclées d'argent, les rosiers, les orangers, les citronniers, les lauriers-roses et mille plantes rares d'où s'exhalait une invisible fumée d'encens; puis, çà et là, sous les verdure inclinées des massifs, quelques sièges de grès aux dossiers mollement recourbés invitaient aux fraîches méditations horizontales.

C'est tout au plus, cependant, si M. Westland daigna laisser tomber sur tant de faste un coup d'œil d'approbation. Sa physionomie radieuse révélait des passions bien supérieures au vulgaire orgueil de posséder un cimetière confortablement entretenu: son désir impérieux de communion mystique avec feu Harriett l'absorbait tout entier; il fouillait du regard les obscurités du jardin, il écoutait les rumeurs vagues qui bruissaient dans les ramures; mais, le croirait-on? M. Westland affectait on ne sait quelle étrange certitude de la présence d'un tas d'êtres surnaturels, disposés à se montrer au premier signal; il prenait l'attitude de quelqu'un qui s'attend à goûter, bien à son aise, toutes sortes de distractions extra-terrestres; il semblait même que, pour M. Westland, ces divertissements ne seraient qu'une simple affaire d'habitude et allaient bientôt se reproduire, d'après un programme invariable, dans un ordre accoutumé.

A première vue, une pareille conviction dépassait incurablement le comble de l'impertinence!

Or, il nous faut l'affirmer à l'encontre des présomptions railleuses, les prétentions de M. Westland étaient fondées, son attente n'avait rien de chimérique, sa confiance avait les plus positives raisons d'être:

L'étonnant gentleman ne tarda pas à obtenir des prodiges en plein idéal, à réaliser une foule d'amusements infernaux ou célestes, dont nous devons faire le récit tout en désespérant d'en traduire d'une plume assez légère la merveilleuse subtilité. Car, à quels bords assouplis de bulle d'eau sur un gant de velours, à quel invisible sillon tracé sur l'azur par l'aile du ramier, emprunterait-on des comparaisons capables d'interpréter le charme inattendu, fugitif, capricieux, insaisissable, des scènes qui vont suivre?

Rien de plus simple, toutefois, que le début de ces épisodes: le méticuleux Westland se débarrassa de son chapeau et de ses gants couleur d'encre et fit disparaître quelques grains de poussière que la longue promenade sous bois avait mis à son costume; il alla s'asseoir sur l'un des divans de granit et s'installa commodément, le front à la renverse, sous le feuillage en pleurs d'un saule. Quelques rayons de clarté diurne filtraient encore de l'éther et glaçaient

les tombeaux d'une lueur verdâtre où l'ombre des feuilles tremblait comme un vol de papillons noirs.

Durant quelques minutes, Westland se perdit dans cette torpeur délicieuse qui s'épand aux approches des soirs d'été; puis, tout à coup, ayant fait sonner sa montre à répétition, il eut un sourire étrange: l'heure était venue, la séance d'enchantements s'ouvrait. Un mouvement à peine distinct agitait le dôme de verdure, des bruits de battements d'ailes descendaient de branche en branche, et bientôt après, singulièrement sociable, une colombe se posait sur l'épaule de sir Harris et lui frôlait le visage de son duvet tout soulevé de tièdes palpitations.

– Chère âme! soupirait le gentleman, évidemment acquis à l'hypothèse qu'une parcelle de l'organisme affectueux d'Harriett revivait sous ce plumage de satin.

Ce tête-à-tête volatilo-yankee fut rapide comme l'éclair; l'oiseau regagna son nid et sir Harris s'éloigna précipitamment du bosquet.

D'autres magies l'attendaient à la rive d'un lac marginé de porphyre où frissonnaient, dans le centre du jardin, des reflets de ciel.

Dès qu'il fut sur le bord, la nappe d'eau s'étoila d'un sillage lent et souple comme les plis d'une robe de velours, tandis que, sans hésiter, un cygne – second spécimen d'une obséquiosité à peu près inconnue dans l'ornithologie américaine – hâta ses nagées silencieuses et vint offrir son long col flexible aux caresses tremblantes de M. Westland.

Les incidents se multiplièrent dans ce genre empreint de poésie, et sir Harris s'abandonnait de plus en plus sur la pente des inductions résurrectionnelles!

– Chère âme, chère âme! redisait-il, toujours emporté par une exaltation grandissante, jusqu'à ce que, parvenu vers la limite du cimetière des Westland, il s'arrêtât comme frappé d'angoisse ou de terreur à la perspective d'une péripétie suprême.

Il s'agissait, sans doute, de quelque prodige final et souverainement troublant. Westland, à l'apogée des surexcitations, se sentit faiblir et dut s'appuyer au caisson d'un oranger, mais aussitôt remué par le souffle ondoyant de l'été, ou, peut-être, par une main féerique dissimulée dans l'ombre, l'arbuste en fleurs laissa tomber sur le modèle des veufs un tourbillon de neige parfumée.

Décidément, l'esprit de feu Harriett faisait galamment les choses et rassurait son monde par de bien délicates prévenances!

D'ailleurs, la nuit complète étalait maintenant sa solennité noire; Westland fit mouvoir encore une fois le ressort de son chronomètre et constata l'instant des épreuves décisives. Il bannit donc toute crainte et s'élança d'un bond, malgré les ténèbres, jusqu'au seuil d'un vaste mausolée dont le fronton, à des heures moins ténébreuses, s'illustrait du nom d'Harriett et dominait le reste des tombeaux.

M. Westland heurta le monument de ses mains suppliantes et projeta, dans l'auguste silence des morts, une multitude de paroles désordonnées.

– Reviens, reviens encore, chère âme! disait-il avec des cris, avec des sanglots; reviens,

oh! reviens, ce retard est un supplice!

Alors – émerveillement sans pareil – une lueur morne, une phosphorescence bleue sillonna les vitraux de la chapelle, dont les portes de bronze s’ouvrirent lentement sur les pas d’une apparition blanche à forme humaine; et de la tombe restée béante s’envolèrent les précieuses senteurs, les fins oppoponax, les ylang-ylangs légers qu’exhalerait la chambre à toilette d’une ombre de mondaine enfuie à quelque spectral rendez-vous d’amour.

L’apparition se dressa devant M. Westland, qui la saisit entre ses bras et l’attira contre son cœur, sans rencontrer la moindre résistance.

L’adorable docilité de mistress Harriett revivait dans son fantôme. Mais la défunte semblait avoir acquis, depuis son noviciat d’outre-tombe, des attraits et des séductions qu’elle n’avait certes possédés qu’à l’état de principe dans notre vallée de larmes. Elle s’était montrée bonne comme les anges et chérubins de son sexe, mais à la façon maigre et diaphane, tandis qu’à présent, sous ce linceul glissant comme un déshabillé de soie sur le nu d’une chair de satin, les doigts enfiévrés de sir Harris sentaient s’épanouir des rondeurs plus palpitantes que la gorge de la colombe, plus gracieuses que les cambrures du cygne, plus odorantes que la pluie de fleurs d’oranger...

La constatation de ces progrès posthumes accomplis par M<sup>me</sup> Westland affola son inconsolable veuf et l’entraîna dans des exigences franchement réalistes, car il ne se contenta plus des étreintes muettes qui, paraît-il, avaient caractérisé les précédentes rencontres funèbres de la même espèce entre les deux époux:

– Oh! pour cette fois, parle! parle-moi, chère âme, s’écria violemment M. Westland; ne persiste pas dans ce silence obstiné, cruel, inexorable, qui me torture, qui me rend fou! Parle, parle!

Le spectre de la sensible Harriett eut tout l’air de ne pouvoir résister à tant d’éloquence, et, d’une voix empruntée aux plus exquises musiques des rêves, il daigna dire:

– Vous l’exigez? Soit! Mais rien que ce mot: Sir Harris, je vous aime!

M. Westland ne parvint à déverser le trop-plein de sa félicité qu’en des exclamations éperdues; il enveloppa d’une embrassade exaspérée les splendeurs palpables du fantôme, et, dans un baiser sans fin, il recueillit sur ses lèvres le souffle de son essence immatérielle, source de tant d’amour et de constance...

Jamais, probablement, plus extatique effusion ne fut partagée entre terre et ciel. ...

Le lendemain, chez lui, vers l’heure de son déjeuner, sir Harris Westland, l’esprit encore tout halluciné des visions de la nuit, feuilletait, d’une main distraite, le lot quotidien de journaux et de correspondances, quand son attention fut vivement attirée par un imprimé bordé de noir et contenant l’invitation à payer le trimestre échu de son abonnement à l’*Association spiritiste pour la propagande de la croyance à l’immortalité de l’âme*.

Cette singulière Compagnie, montée par actions, avait pour but, lisait-on en marge, de mettre à la disposition de ses affiliés une inépuisable série d’impressions et d’agréments fu-

néraires, marqués au cachet de la vie éternelle, tels que ceux dont la présente histoire exhibe quelques échantillons.

A cet effet, la Société présidait à l'aménagement spécial des résidences mortuaires; elle organisait la mise en scène des miracles en tous genres, elle se livrait à l'apprivoisement de tous quadrupèdes et bipèdes revêtus d'un caractère emblématique et garantissait aux amateurs le concours d'une nombreuse troupe de revenants de tout sexe et de tout âge, capables de représenter les morts de bonne compagnie et requis de répondre, à quelque heure que ce fût et sous n'importe quel costume, aux évocations qu'il plairait aux abonnés de leur adresser.

Il va de soi que l'institution tenait aussi l'article sinistre, tel que cris de hiboux, hurlements de chiens à la mort, vols de chauves-souris, lamentations dans l'ombre, fantasmagories macabres, évolutions de squelettes articulés, etc., etc.

Mais M. Westland, on le sait, préférait de beaucoup les récréations flatteuses et attendrissantes. Il s'acquitta de sa dette avec empressement en se rappelant le zèle et l'exactitude que les médiums de l'Agence avaient mis à son service durant ses excursions au cimetière.

La note se grossissait d'un supplément assez considérable, parce qu'à l'issue de la dernière séance, et selon l'expresse volonté de l'honorable actionnaire, *l'âme avait parlé!*

Sir Harris solda cet excédent avec un surcroît de gratitude, et même, huit jours plus tard, il manifestait sa reconnaissance à cet égard d'une façon tout à fait péremptoire, car il demandait et obtenait la main de miss Herminia Burtonn, la fille du directeur et fondateur de l'*Association spirite*, la ravissante promeneuse à la valise, la même qui, pendant la fameuse nuit, avait si tendrement et si avantageusement joué le rôle de feu Harriett.